

Les corps célestes

Fluidité, espace, liberté de mouvements... depuis vingt ans, la chorégraphe Kitsou Dubois a axé son travail sur le corps en apesanteur et collabore avec la Nasa, le Cnes ou le CNRS.

« Etablir des protocoles, expérimenter, valider... » Lorsque Kitsou Dubois parle de son travail, elle puise dans le vocabulaire scientifique. Rien d'étonnant, puisque cette chorégraphe, passionnée par le comportement du corps en apesanteur, collabore depuis vingt ans avec la Nasa, le Centre national d'études spatiales (Cnes) ou le CNRS. Une démarche entamée dès les années 1980, lorsque la jeune danseuse rencontre une équipe d'architectes français travaillant sur l'habitabilité de la station autonome européenne Columbus en projet. « Ils s'interrogeaient sur les déplacements des spationautes, l'ergonomie des équipements. Ils m'ont demandé d'y réfléchir avec eux », raconte-t-elle. Elle imagine alors un programme d'entraînement basé sur la danse, et obtient en 1989 la bourse Villa Médicis hors les murs qui lui permet d'effectuer un séjour à la Nasa, aux Etats-Unis.

Lorsque le Cnes lui propose d'effectuer son premier vol parabolique dans une Caravelle aménagée pour s'affranchir des lois de la gravité, c'est la révélation. « Cette expérience de l'apesanteur m'a bouleversée, confie Kitsou. J'ai décidé d'axer tout mon travail là-dessus et créé *Gravité Zéro*, mon premier spectacle sur ce thème. » S'interrogeant sur la production d'un mouvement en apesanteur, elle collabore avec le Laboratoire de physiologie de la perception et de

l'action d'Alain Berthoz. En parallèle, elle multiplie les vols avec quelques danseurs et travaille avec Carole Tafforin, directrice scientifique d'Ethospace, laboratoire de recherche sur le comportement humain dans l'espace. Les spectacles se succèdent et ne se ressemblent pas : *Trajectoire fluide*, en 2002, parle des trajectoires de l'homme dans son environnement et *Analogies*, en 2004, est une réflexion sur la fluidité, la continuité et l'inertie des mouvements, nourrie par une collaboration avec l'Institut de mécanique des fluides de Toulouse.

Dans son nouveau spectacle, *Traversées**, la chorégraphe s'inspire des sensations perçues par ses danseurs lors de séances de travail en vol et dans l'eau. Avec l'aide de chercheurs de la Maison des sciences de l'homme de Paris-Nord, elle couvre ses danseurs de capteurs de mouvements qui leur permettent de contrôler la bande-son avec leur corps. Ainsi, ils réinventent à chaque représentation les liens entre mouvements et espace. « *Le corps du spationaute ou du danseur en apesanteur est une sorte de métaphore de l'époque actuelle : nous devons sans cesse nous réinventer des repères* », résume Kitsou Dubois. Emilie Gillet

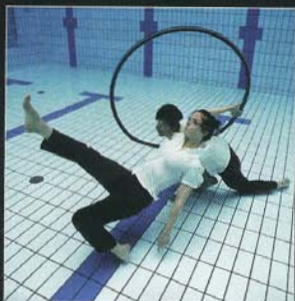
* à Saint-Médard-en-Jalles, Valenciennes, Vanves, Sénart et Cherbourg du 22 janvier au 30 mars. www.etbientot.com

© CLOUTMENT



22 secondes

Kitsou Dubois a participé avec ses danseurs à une dizaine de vols en gravité zéro. Au cours d'un vol de trois heures environ, chacune des 30 paraboles décrites par l'Airbus A 300-Zéro G du Cnes offre 22 secondes d'apesanteur.

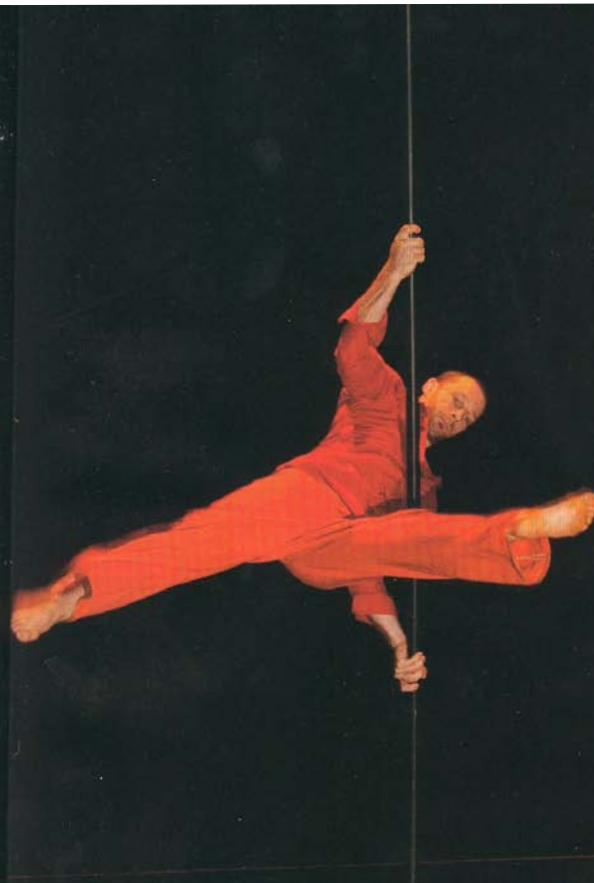
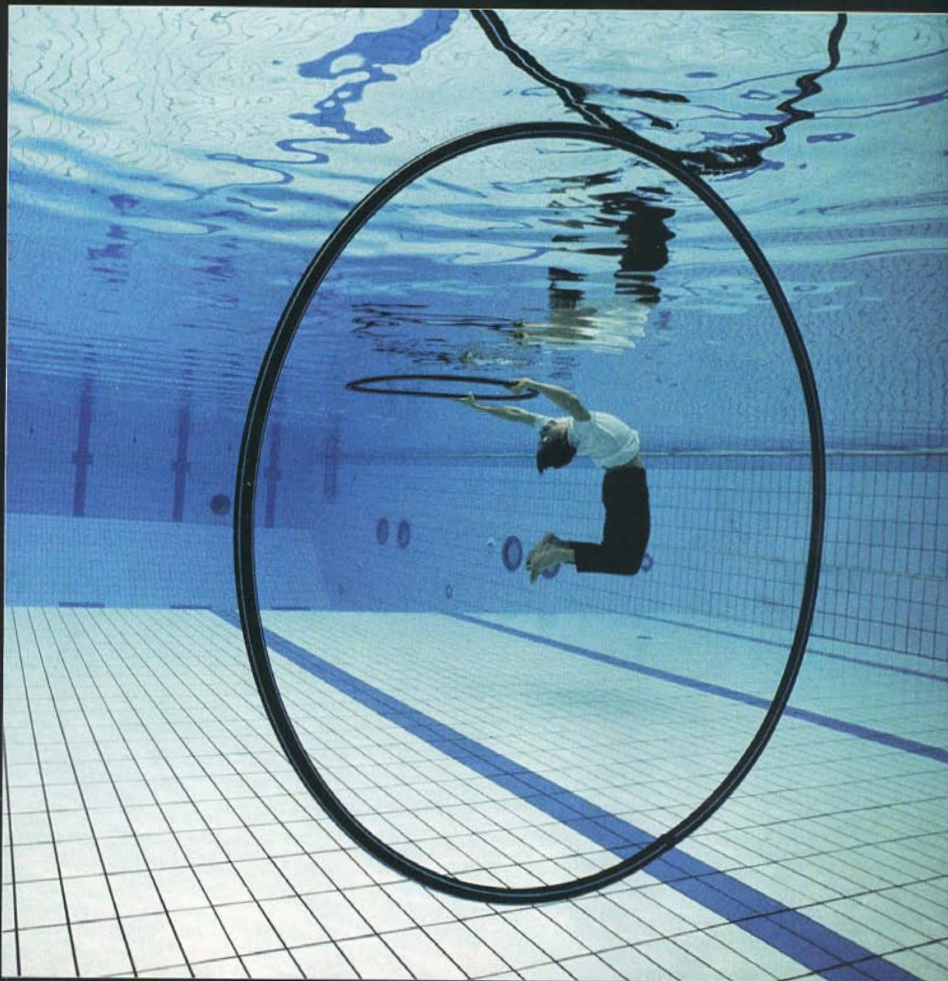


Sous l'eau

Tout comme les spationautes qui travaillent couramment en piscine pour simuler les sorties extravéhiculaires, les danseurs multiplient les séances sous l'eau pour s'affranchir au mieux des lois de la gravité et découvrir de nouvelles possibilités de mouvements qui s'offrent à eux.

De nouvelles sensations

Les gestes se font plus lents dans l'eau et permettent de travailler plus attentivement le déclenchement et le contrôle des mouvements. Les danseurs les effectuent ensuite lors des spectacles comme *Traversées* (à droite).



Retrouver ses repères

Les séances d'entraînement des spationautes à bord de l'Airbus Zéro G permettent aussi d'étudier les effets indésirables de l'apesanteur : perte de l'équilibre, atrophie musculaire, modification de la masse osseuse ou problèmes circulatoires.

INTERVIEW

KITSOU DUBOIS Chorégraphe

« Le dialogue passionnant de l'art et de la science »



Qu'est ce que l'apesanteur vous a appris ?

Sur Terre, le flux de sensations perçues par le corps est masqué par la gravité qui est une force très im-

portante. Le danseur joue avec cette gravité. Mais lorsque celle-ci disparaît, il doit apprendre à composer avec les informations contradictoires fournies par son oreille interne, qui gère l'équilibre, son regard, qui cherche la verticale comme référence, et sa proprioception qui le renseigne sur la position des différentes parties de son corps. Ensuite, il doit s'adapter et découvrir de nouvelles manières d'initier des mouvements qu'il maîtrisait auparavant au sol.

De retour sur Terre, comment utilisez-vous cette expérience ?

Les danseurs avec qui je travaille sur ce spectacle sont issus du monde du cirque. Ils se servent d'agres, de barres, de grands cercles et d'élastiques pour réinventer la notion de verticale, d'appuis et de pesanteur. Ces outils leur permettent de simuler en quelque sorte une gravité altérée comme ils ont pu l'expérimenter en vol ou dans l'eau.

Vous pensez-vous plutôt scientifique ou artiste ?

Le dialogue entre art et science est parfois difficile, mais c'est vraiment passionnant. Il m'a d'abord fallu apprendre à travailler dans le milieu des chercheurs, très différent du mien. En menant en parallèle des recherches appliquées – les vols en gravité zéro – et fondamentales – dans un laboratoire de neurophysiologie –, j'ai peu à peu adopté la démarche scientifique. Je suis même titulaire d'une thèse en esthétique, sciences et technologie des arts, ce qui m'a permis de gagner en légitimité. En accumulant de nouvelles connaissances, on vit autrement son art.

Propos recueillis par E. G.